Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du XIII<sup>e</sup> siècle, recueillies et mises au jour pour la première fois par Achille Jubinal, Nouvelle édition revue et corrigée, A. JUBINAL, 1874 : Paris, Paul Daffis, vol. 2, pp. 98-104.

## Ci encoumence De Charlot le Juif Qui chia en la Pel dou Lièvre<sup>1</sup>.

Ms. 7633.

Qui ménestreil vuet engignier Mout en porroit mieulz bargignier; Car mout foventes fois avient Que cil por engignié se tient 5 Qui ménestreil engignier cuide, Et l'en trueve sa bource vuide : Ne voi nelui cui bien en chiée. Por ce devroit estre estanchiée La vilonie c'om lor fait, 10 Garlon & elcuier lorfait, Et teil qui ne valent .ij. ciennes. Por ce le di qu'à Aviceinnes<sup>2</sup> Avint, n'a pas .i. an entier, A GUILLAUME le penetier<sup>3</sup>. Cil Guillaumes dont je vos conte, 15 Qui est à monseigneur le conte De Poitiers, chaffoit l'autre jour<sup>4</sup> I. lièvre qui ert à féjour. Mult durement se desrouta; 20 Li lièvres, qui les chiens douta, Affeiz foï & longuement, Et cil le chassa durement; Affeiz corut, affeiz ala, Affeiz guenchi & fà & là; 25 Mais en la fin, vos di-ge bien

\_

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cette pièce a été mise en prose par Legrand d'Aussy (voyez t. III, page 90 de ses *Fabliaux*, édit. Renouard), et le texte en a été imprimé par Barbazan (voyez t. III, page 87, édit. de Méon). *L'Histoire littéraire de la France*, tome XX, trouve que, « dans son genre grossier, ce conte est irréprochable ; que le dialogue en est vif et la diction généralement élégante. »

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Vincennes, qui fut presque toujours la résidence d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère de saint Louis, jusqu'à son départ pour la croisade.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Il est probable que *Guillaume* est ici un nom véritable, et que celui qui le portait était réellement *panetier* du comte de Poitiers ; mais nous n'avons aucun moyen de vérifier ce fait. Tout ce qui peut ressortir de notre pièce, c'est que Rutebeuf, qui était favorisé par le frère de saint Louis, avait probablement essuyé de son panetier quelque avanie ou quelque refus. Sans cela, l'eût-il fait le héros d'une histoire aussi ridicule que celle qu'il raconte ?

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Ce vers et le précédent, en faisant entendre que le comte de Poitiers existait encore lorsque Rutebeuf écrivait, placent la date de notre pièce avant 1270, époque de la mort d'Alphonse.

Qu'à force le prirent li chien. Pris fu sire coars li lièvres; Mais li roncins en ot les fièvres, Et fachiez que mais ne les tremble, Escorchiez en fu, ce me cemble. 30 Or pot cil son roncin ploreir Et mettre la pel essoreir; La pel, se Diex me doint salu, Coûta plus qu'ele ne valu. Or laisserons esteir la pel, 35 Qu'il la garda & bien & bel Jusqu'à ce tens que vos orroiz, Dont de l'oïr vos esjorroiz. Partout est bien choze commune, Ce seit chascuns, ce seit chascune, 40 Quant .i. hom fait noces ou feste Où il a gens de bone geste, Li menestreil, quant il l'entendent, Qui autre chose ne demandent, Vont là, foit amont, foit aval, 45 L'un à pié, l'autres à cheval<sup>5</sup>. Li couzins GUILLAUME en fit unes Des noces qui furent communes, Où affeiz ot de bele gent, 50 Dont mont li su & bel & gent: Affeiz mangèrent, affeiz burent; Se ne sai-ge combien i furent Je méilmes, qui i estoie. Affeiz firent & feste & joie. Ne vi piesà si bele faire, 55 Ne qui autant me péust plaire. Se Diex de ces biens me reparte, N'est si grant cors qui ne départe : La bonne gent c'est départie;

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Tout le monde sait que c'était, en éfet, la coutume des jongleurs et des trouvères. Il ne se célèbre pas de mariage dans nos fabliaux et nos chansons de gestes sans que l'auteur dise immédiatement qu'il y vint une foule de jongleurs, lesquels mangèrent bien, burent mieux, racontèrent une foule d'histoires, et furent très-bien payés. Leur salaire consistait en cadeaux, soit d'argent, soit de vêtements, et quelquefois des deux ensemble. Ainsi aux noces de Gauthier d'Aupais l'auteur dit:

Il n'i ot jongleor n'éust bone soldée, N'éust cote ou sorcot ou grant chape forrée.

Je ferai remarquer en même temps que cette profession exigeait une multitude de connaissances et de talents dont la réunion, surprenante qu'elle serait aujourd'hui chez un seul individu, doit le paraître encore bien davantage chez des gens du XIIIe siècle. Ainsi, il ne s'agissait pas seulement pour eux de raconter quelques fragments de romans ; il fallait encore composer des fabliaux, des Dits, des Moralités, les mettre en musique, et s'accompagner en même temps de plusieurs instruments.

60 Chascuns l'en va vers sa partie.
Li ménestreil trestuit huezei<sup>6</sup>
S'en vinrent droit à l'espouzei.
N'uns n'i fu de parleir laniers<sup>7</sup>:
« Doneiz-nos maîtres ou deniers,
65 Font-il, qu'il est drois & raisons;
S'ira chascuns en sa maison. »

Que vos iroie-je dizant, Ne me paroles efloignant? Chaſcun ot maître, nès CHALLOZ<sup>8</sup>

Qui n'estoit pas mult biauz valloz.

CHALLOZ ot à maître celui

Qui li lièvres fist téil anui.

Ces lettres li furent escrites,

Bien saellées & bien dites;

75 Ne cuidiez pas que je vos boiz.

CHALLOZ en est venuz au bois,

A GUILLAUME ces lettres baille;

GUILLAUME les resut cens faille;

GUILLAUMES les commance à lire,

80 GUILLAUMES li a pris à dire :
« CHALLOT, CHARLOT, biauz dolz amis,
Vos estes ci à moi tramis
Des noces mon couzin germain ;
Mais je croi bien, par faint Germain,

Que vos cuit teil choze doneir,
Que que en doie gronfonneir,
Qui m'a coutei plus de .c. fouz,
Se je foie de Dieu affouz. »
Lors a apelei fa maignie,

90 Qui fu fage & bien enfeignie, La pel d'un lièvre rova querre, Por cui il fift maint pas de terre ; Cil l'aportèrent à grant aléure, Et GUILLAUMES de rechief jure :

95 « CHARLOT, fe Diex me doint fa grâce,
Ne fe Dieux plus grant bien me face,
Tant me coûta com je te di. »
— « Hom n'en auroit pas famedi,
Fait CHARLOS, autant au marchié,

100 Et l'en aveiz mains pas marchié.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Trestuit huezei, tout bottés.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Laniers, lent, paresseux. C'est dans ce sens qu'on disait : un faucon lanier.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Voyez une des notes de La Desputoison de Challot et du Barbier.

Or voige-bien que marchéant Ne font pas toz jors bien chéant. »

La pel prent que cil li tendi; Onques grâces ne l'en rendi; Car bien faveiz, n'i ot de quoi. 105 Pencis la véiffiez & quoi; Pensis l'en est issus là fuer; Et si pence dedens son cuer, Se il puet, qu'il li vodra vendre, Et li vendi bien au rendre. 110 Porpenceiz c'est que il fera, Et coment il li rendera. Por li rendre la félonie, Fift en la pel la vilonie... Vos favez bien ce que vuet dire. 115 Arier vint & li dift : « Biau fire, Se ci a riens, si le preneiz. » - « Or as-tu dit que bien seneiz ? » - « Oïl, foi que doi Notre Dame » — « Je cuit c'est la coiffe ma fame, 120 Ou fa toaille, ou fon chapel; Je ne t'ai donei que la pel. » Lors a boutei se main dedens: Eiz-vos l'escuier qui ot gans Qui furent punais & puerri, 125 Et de l'ouvrage maître HORRI9. Ensi fu ij. fois conchiez: Dou ménestreil fu espiez Et dou lièvre su mal bailliz, Que ces chevaus l'en fu failliz 130 RUTEBUEZ dit, bien m'en souvient : « Qui barat quiert, baraz li vient. »

Explicit.

<sup>9</sup> Voyez, pour les détails sur ce personnage, une des notes de la Complainte Rutebeuf.